# AGVAN DORŽIEV : LES MISSIONS TIBÉTAINES AUPRÈS DU TSAR (1900-1901)*

TAT'JANA ŠAUMJAN

Le 2 octobre 1900, le *Journal de Saint-Pétersbourg* publié par le gouvernement russe faisait paraître un entrefilet annonçant que, le 30 septembre, le tsar Nicolas II avait reçu au palais de Livadia en Crimée le *lharambo* [1] Avgan Doržiev, premier *tsanid-khambo* [2] auprès du dalaï-lama.

La parution de cette information fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase : le vice-roi des Indes, Lord Curzon, qui durant plusieurs années, avait tenté sans succès d'établir des contacts avec le clergé du Tibet perdit patience. Alors qu'une lettre qu'il avait adressée au dalaï-lama lui était revenue non décachetée, sous le motif que Sa Sainteté « n'était pas autorisée à écrire quelle que lettre que ce fût à quel que gouvernement étranger que ce fût », il fut pris d'une vive émotion en voyant l'existence de contacts directs entre le Tibet et la Russie confirmée ouvertement. Et l'indignation éprouvée par le maître d'œuvre de la politique d'expansion britannique en Asie centrale fut partagée par l'ensemble des autorités coloniales britanniques.

La venue d'une mission tibétaine en Russie, qui plus est, reçue par Nicolas II, témoignait indéniablement de l'intérêt que certains

---

* Cet article est une version revue et corrigée d'une partie du chapitre II du livre de Tatiana Shaumian [Tat'jana Šaumjan], *Tibet. The Great Game and Tsarist Russia* (New Delhi, Oxford University Press, 2000). (*N.d.l.R.*)

1. *Lharambo* (orthographié aussi *lharamba*) : titre accordé aux lamas qui ont accompli le plus haut degré d'études. Ce titre ne pouvait s'obtenir qu'à Lhassa. (*N.d.T.*)
2. *Tsanid-khambo* : professeur (*khambo*) de philosophie bouddhique (*tsanid*). (*N.d.T.*)

*Slavica occitania*, Toulouse, 21, 2005, p. 135-152.

cercles à la cour de Russie montraient envers l'établissement de relations avec le Tibet. Certes, le Tibet ne représentait pas pour la Russie un intérêt stratégique de premier plan compte tenu du fait que le point du territoire russe le plus proche de Lhassa en était séparé par plus de quinze cents kilomètres et que les marchands russes qui commerçaient au Xinjiang (Sinkiang) avaient accès aux marchés tibétains, travaillaient aux frontières du pays tibétain et prenaient part aux foires annuelles de Gartok [3].

À cette époque, près de 160 000 Bouriates et près de 200 000 Kalmouks de confession bouddhiste vivaient en Russie. Les communautés religieuses lamaïstes étaient en liaison permanente avec Lhassa et nombre de leurs membres se rendaient en pèlerinage au Tibet. On sait, par exemple, qu'en 1731, le lama Damba Dorža Zajaev du *datsan* de Tsongol en Transbaïkalie accomplit un voyage au Tibet et, une fois rentré dans sa patrie, fit beaucoup pour la diffusion du bouddhisme en Russie ; il obtint même de l'impératrice Catherine II la confirmation de la « Charte sur le clergé bouddhiste de Sibérie Orientale [4] ».

Entre 1891 et 1894, le Kalmouk Baza Monkočžuev se rendit au Tibet. Ses écrits intitulés *Dit de la marche dans le pays tibétain de Baza Bakši du Petit-Dörböd* ont été traduits, annotés et publiés en 1897 à Saint-Pétersbourg par Aleksej Pozdneev. Dans sa préface, Pozdneev précise que, de tous les pays d'Asie orientale, le Tibet Intérieur a véritablement été au cours des vingt-cinq dernières années « un pays interdit » aux Européens et, plus bas, il ajoute que la Russie « possède dans sa population des tribus mongoles distinctes, apparentées au Tibet sinon par la langue et le mode de vie, du moins par la religion, et à qui ce lien religieux a permis d'établir depuis longtemps des relations avec le Tibet ». Nombre de jeunes Bouriates étudiaient alors dans les monastères bouddhiques tibétains, ce qui, une fois rentrés dans leur propre patrie, leur conférait beaucoup d'autorité. Mais les autorités tibétaines les considérant comme des étrangers, ils n'avaient d'autre choix que d'entrer illégalement au Tibet en se faisant passer pour des pèlerins du Sikkim ou du Népal.

On comprend qu'afin de renforcer son pouvoir en Sibérie et d'accroître son influence en Mongolie, le tsar ait eu tout intérêt à

---

3. Alastair Lamb, *Britain and Chinese Central Asia. The Road to Lhasa 1767-1905*, London, Routledge & Kegan Paul, 1960, p. 61.
4. Le journal de Zajaev, écrit en bouriate, a été publié par Aleksej Pozdneev en 1900. Voir A. Pozdneev, *Mongolskaja khrestomatija dlja načal'nogo prepodavanija* [Chrestomathie mongole pour débutants], Sankt-Peterburg, 1900.

afficher qu'il se « souciait » de ses sujets bouddhistes en les aidant à maintenir des relations avec le Tibet. Bien entendu, l'obligation dans laquelle il se trouvait de défendre leurs intérêts fournissait un bon prétexte pour s'intéresser à ce pays.

Ceci dit, les divers pèlerinages et voyages au Tibet des sujets de l'Empire russe, plutôt rares dans leur ensemble, de même que les intérêts commerciaux ne pouvaient fournir une raison suffisante pour intensifier les relations russo-tibétaines. Les véritables motifs d'un rapprochement sont à rechercher dans les particularités de la politique orientale russe.

L'important développement économique de la Russie à cette époque exigeait de nouvelles sources de matières premières, de nouveaux débouchés commerciaux et de nouvelles zones où faire fructifier ses capitaux. Au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, la Russie annexa, par divers biais, l'Asie centrale et, de cette façon, s'étendit jusqu'aux frontières de la Perse, de l'Afghanistan et de l'Inde. Du plus, entre 1890 et 1893, commença la construction du Transsibérien qui allait relier l'Europe à l'océan Pacifique.

Pëtr Badmaev, un Bouriate qui pratiquait la médecine tibétaine à Saint-Pétersbourg et qui, après avoir étudié à la faculté des études orientales de l'Université de la ville, était devenu un proche de la Cour, eut une influence particulière sur l'orientation de la politique russe en Extrême-Orient. Tout en élaborant des remèdes « miraculeux » très demandés dans les hautes sphères de la société, Badmaev gérait d'importantes concessions. Il avait conçu autour de la construction du Transsibérien un plan grandiose dont le but était de rattacher la Chine, le Tibet et la Mongolie à la Russie. Son plan reposait sur l'idée de l'imminence de la chute de la dynastie mandchoue : la Russie ne devait pas laisser passer cette occasion, il lui fallait devancer les puissances occidentales, préparer un soulèvement contre les Mandchous, et une fois les Qing renversés, s'emparer d'une partie importante de la Chine ainsi que du Tibet et de la Mongolie. Dans le rapport du 3 mai 1906 que le ministre des Finances, Sergej Witte, adressa à Nicolas II, on lit ceci :

> Par sa position géographique, le Tibet est d'une importance politique capitale pour la Russie. Cela s'est particulièrement vérifié ces derniers temps à voir les efforts prodigués par les Britanniques pour pénétrer dans ce pays et le soumettre à leur influence politique et économique. La Russie, à mon avis, doit faire tout ce qui est en son pouvoir pour contrer l'influence britannique au Tibet [5].

---

5. Rapport de Witte à Nicolas II en date du 3 mai 1896 in V. Semennikov (éd.), *Za kulisami carizma. Arkhiv tibetskogo vrača Badmaeva* [Dans les coulisses du tsarisme. Archives du médecin tibétain Badmaev], Leningrad, 1925, p. XIII-XXIV.

C'est dans ce contexte que la mission tibétaine dirigée par Agvan Doržiev évoquée plus haut arrive en Russie. Mais qui est Doržiev ? Avant de répondre à cette question, notons que légendes et rumeurs les plus invraisemblables se sont répandues à son sujet. Il est vrai qu'il suscita un intérêt considérable de la part de ses contemporains aussi bien en Russie qu'en Grande-Bretagne, en Chine, en Mongolie ou au Tibet. Sa vie et le rôle qu'il joua dans les intrigues politiques menées autour du Tibet à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle constituent sans nul doute un sujet de recherche prometteur pour les historiens aussi bien russes que britanniques, chinois et autres [6], et cela est d'autant plus vrai que les archives britanniques, indiennes et russes conservent de nombreux documents à son sujet [7]. Les chercheurs russes ont tenté d'analyser la personnalité d'Avgan Doržiev et son rôle dans l'établissement de

6. En chinois, voir entre autres : Li Shaomin, « Ne pas cacher les crimes des anciens tsars qui ont agressé notre Tibet » *Lishi Yanjin*, 1977, n° 1 ; Fu Sunmin *et al*., *Essais sur l'agression menée par la Russie tsariste contre la Chine*, Changchun, 1982 ; Faculté d'Histoire de l'Université de Fudan (éd.), *Histoire de l'agression tsariste en Chine*, Shanghai, 1986.
En anglais, voir Great Britain. Foreign Office, *Papers relating to Tibet*, Cd 1920, 1904 *; Further papers relating to Tibet*, Cd 2054 ; Cd 2370, 1905 ; Cd 5210, 1910 ; L.A. Waddell, *Lhasa and its Mysteries,* London, 1905 ; Francis Younghusband, *India and Tibet*, London, 1910 ; Charles Bell, *Tibet : Past and Present*, Oxford, 1924 ; Charles Bell, *The People of Tibet*, Oxford, 1928 ; H. Richardson, *Tibet and its History*, London, 1962 ; Peter Fleming, *Bayonets to Lhasa*, New York, 1961 ; Alastair Lamb, *Britain and Chinese Central Asia, op. cit.* ; Alastair Lamb, *The MacMahon Line*, London, 1966 ; Nand Bidya, *British India and Tibet*, Oxford, 1975 ; Ghosh Suchita, *Tibet in Sino-Indian Relations. 1899-1914*, New Delhi, 1977 ; Peter Hopkirk, *The Great Game. On Secret Service in High Asia*, Frome/ London, 1990 ; John Snelling, *Buddhism in Russia. The Story of Agvan Dorzhiev, Lhasa's Emissary to the Tsar*, Shaftesbury/ Rockport/ Brisbane, Element, 1993.

7. Notamment les lettres et notes que Doržiev adressa aux autorités russes ainsi que les rapports diplomatiques russes et britanniques de Saint-Pétersbourg, Londres, Calcutta, Ourga et Pékin. Les documents conservés dans les Archives de la politique extérieure de l'Empire de Russie à Moscou, dans les Archives nationales indiennes à New Delhi, dans celles de l'Indian Office et du Foreign Office à Londres donnent la possibilité d'analyser et de comparer le travail des missions diplomatiques dans les différentes capitales, d'évaluer le degré de compétence et d'information des diplomates et des espions dont les rapports recommandaient aux fonctionnaires de leur pays de prendre telle ou telle décision, pour tel ou tel motif etc. La comparaison des rapports émanant des différentes capitales montre comment les mêmes événements furent perçus et interprétés par les diplomates de différents pays et révèle également qu'une information jugée confidentielle dans un pays était bien connue dans un autre.

relations russo-tibétaines [8]. Parmi les récentes publications consacrées à ce sujet, citons celle d'Anna Cendina qui, en collaboration avec Aleksej Sazykin, a publié en 2003 un document exceptionnel traduit du mongol et intitulé *Remarques divertissantes. Description d'un voyage autour du monde (Autobiographie) d'Agvan Doržiev*, composé en vers par Doržiev lui-même [9]. Outre son intérêt historique, ce document présente également un intérêt littéraire. Doržiev, qui réussit à établir des relations russo-tibétaines, mais aussi à aider considérablement au développement de la culture, de la langue et de l'écriture des Mongols et des Tibétains, s'y révèle comme une personnalité remarquable.

---

8. A. Pozdneev, *Skazanie o khoždenii v Tibetskuju stranu malo-dorbotckogo Baza Bakši* [Dit de la venue en pays tibétain de Baza Bakši du Petit-Dörböd], Sankt-Peterburg, 1897 ; P.K. Kozlov, « Tibetskij dalaj-lama » [« Le dalaï-lama du Tibet »], *Istoričeskij vestnik*, 1907, n° 107 ; du même, « Anglijskaja èkspedicija v Tibet » [L'expédition britannique au Tibet], *Istoričeskij vestnik*, 1907, n° 109 ; du même, *Trekhletnee putešestvie po Mongolii i Tibetu* [Voyage de trois ans à travers la Mongolie et le Tibet], Sankt-Peterburg, 1913 ; du même, *Tibet i dalaj-lama* [Le Tibet et le dalaï-lama], Petrograd, 1920 ; G.C. Cybikov, *Buddist-palomnik u svjatyn' Tibeta* [Voyage d'un pèlerin bouddhiste dans les sanctuaires au Tibet], Petrograd, 1919, (trad. de Bernard Kreise, Paris, Éditions Peuples du monde, 1992) ; L. Berlin, « Khambo Agvan Doržiev (K bor'be Tibeta za nezavisimost' » [Le *khambo* Agvan Doržiev (À propos de la lutte du Tibet pour son indépendance)], *Novyj Vostok*, 1923, n° 3 ; du même, « Anglija i Tibet » [La Grande-Bretagne et le Tibet], *Novyj Vostok*, 1926, n° 2 ; A. Popov, « Rossija i Tibet » [La Russie et le Tibet], *Novyj Vostok*, 1927, n° 18 et 1928, n° 20-21 ; V.P. Leont'ev, *Inostrannaja èkspansija v Tibete. 1888-1919* [L'expansion étrangère au Tibet. 1888-1919], Moskva, 1956 ; T.L. Šaumjan, *Anglija i Rossija v bor'be za gospodstvo nad Tibetom* [La Grande-Bretagne et la Russie en lutte pour établir leur hégémonie sur le Tibet], New York, The Edwin Mellen Press, 2001 ; P.I. Ostrikov, *Imperialističeskaja politika Anglii v Tibete v 1900-1914 gg*. [La politique impérialiste britannique au Tibet entre 1900 et 1914], Moskva, 1978 ; A.F. Ostal'ceva, *Anglo-russkaja konvencija 1907 g*. [La convention russo-britannique de 1907], Saratov, 1978 ; V.A. Bogoslovskij/ A.A. Moskalev, *Nacional'nij vopros v Kitae (1911-1949)* [La question nationale en Chine (1911-1949)], Moskva, 1984 ; N.A. Kulešov, *Rossija i Tibet v načale XX veka* [La Russie et le Tibet au début du XX^e siècle], Moskva, 1992 ; E.A. Belov, « Tibetskaja politika Rossii (1900-1914 gg.) » [La politique tibétaine de la Russie (1900-1914)], *Vostok*, 1994, n° 3 ; du même, *Rossija i Kitaj v načale XX veka. Russko-kitajskie protivorečija v 1911-1915 gg*. [La Russie et la Chine au début du XX^e siècle. Les différends russo-chinois entre 1911 et 1915], chapitre IX, Moskva, 1997.

9. Agvan Doržiev, *Zanimatel'nye zametki. Opisanie putečestvija vokrug sveta (Avtobiografija)* [Remarques divertissantes. Description d'un voyage autour du monde. (Autobiographie)], traduit du mongol par A.D. Cendina, translittération, préface, commentaires, glossaires et index par A.G. Sazykin et A.D. Cendina, Moskva, Vostočnaja Literatura, 2003.

**Agvan Doržiev sortant du Grand Palais de Peterhof après avoir été reçu en audience par le tsar, 1901. (Collection Andrej Terent'ev, Saint-Pétersbourg.)**

Pour répondre de façon plus concrète à la question posée plus haut, précisons donc que le *khambo* Agvan Doržiev est né en 1853 ou 1854 en Transbaïkalie, dans le lieu-dit de Kurbi. Sa famille habitait dans l'arrondissement (*uezd*) de Galzot des Bouriates Khori [10]. En 1872, à l'âge de 19 ans, il rejoignit une caravane de pèlerins dans l'espoir de recevoir une éducation bouddhique supérieure au Tibet, car il savait que les lamas bouriates et mongols qui avaient effectué leurs études dans les monastères tibétains jouissaient d'avantages importants une fois de retour dans leur patrie et qu'ils occupaient de hautes fonctions dans la hiérarchie cléricale. Au cours de ce voyage, le jeune pèlerin eut à affronter les déserts inhospitaliers du Gobi et d'Alašan, à longer le lac de Kökenûr (Koukounor) et à franchir les plateaux tibétains.

Jusqu'aux toutes dernières années du XIX[e] siècle, on ne connaissait aucun cas de voyage de la Transbaïkalie jusqu'au Tibet – du moins de voyage attesté de façon certaine – qui eût été accompli par des Bouriates et dont un ou plusieurs témoignages écrits eussent été conservés. Cela s'explique par la sévérité des lois évoquées plus haut qui interdisaient aux étrangers, à l'exception des sujets chinois, de franchir les frontières du pays tibétain. De fait, Doržiev fut

10. Archives de la politique extérieure de l'Empire russe [désormais AVPRI, suivant son sigle russe], *Kitajskij stol*, dossier 1448, *f.* 162-7, autobiographie d'Agvan Doržiev.

contraint de se faire passer pour Mongol, la Mongolie étant alors possession chinoise. Ce subterfuge lui permit d'étudier à l'école philosophique de Drepung, l'un des plus importants monastères du Tibet, où vivaient alors près de dix mille moines. Là, il apprit les dogmes fondamentaux du lamaïsme ou *tsanid*. D'une exceptionnelle intelligence, Doržiev sut pénétrer dans toutes ses subtilités les valeurs spirituelles du lamaïsme et maîtriser le tibétain et le sanscrit. De plus, il connaissait le bouriate, le mongol, le kalmouk, le mandchou ainsi que le russe et pouvait s'exprimer en chinois. Ces grandes capacités intellectuelles, notamment le fait qu'il maîtrisait la scolastique tibétaine dans toutes ses finesses, ne tardèrent pas à attirer l'attention de ses maîtres.

Mais cette vie menée dans l'illégalité nécessitait des moyens financiers que Doržiev ne possédait pas. Il repartit alors en Transbaïkalie, rassembla l'argent nécessaire et, en 1876, retourna au Tibet pour terminer ses études à l'académie théologique de Drepung. En chemin, il fit la connaissance d'un Tibétain qui se rendait à Lhassa et devait devenir traducteur de mongol auprès du dalaï-lama. Doržiev chercha à tirer profit de cette rencontre et tout en discutant avec son compagnon de voyage, il tenta de lui expliquer ce qui différenciait la politique russe de la politique britannique. La Grande-Bretagne, expliqua Doržiev, craint la Russie ; pour ne pas tomber aux mains des Britanniques, les Tibétains doivent entretenir des relations amicales avec elle ; de plus, l'empereur mandchou respecte grandement le tsar russe, il lui envoie des cadeaux et, en échange, reçoit des canons et des fusils. Doržiev, qui tentait de gagner son interlocuteur à la Russie, lui demanda de faire part de ces considérations au dalaï-lama en personne.

En 1888, au cours de ses études, Doržiev fit la connaissance du jeune dalaï-lama, âgé alors de 12 ou 13 ans, du panchen-lama et de plusieurs hauts dignitaires ; il sut établir une relation de confiance avec eux, leur dévoila sa véritable origine et tenta de les disposer en faveur de la Russie. En leur racontant que les Bouriates de Russie, venus faire des études religieuses au Tibet, étaient obligés d'y vivre dans l'illégalité et de trouver refuge chez des lamas mongols à qui ils versaient des pots-de-vin, Doržiev leur suggéra de remédier à cette situation et il leur fit valoir la contribution qu'apportaient les Bouriates au développement du lamaïsme en général.

En 1888, à l'âge de 35 ans, Doržiev acheva l'académie théologique de Drepung et reçut le titre de *lharambo*. Un an plus tard, il était choisi pour être l'un des sept *lharambo*, qui, selon les rites, étaient en charge d'enseigner au dalaï-lama la philosophie *tsanid* et

la littérature. À partir de ce moment, Doržiev fut très proche du dalaï-lama et, par la suite, il put devenir son conseiller.

Rapidement, cependant, des personnes malveillantes, mécontentes de ce qu'un sujet du tsar réussisse à infléchir le dalaï-lama en faveur de la Russie, exigèrent que Doržiev fût démis de ses fonctions et renvoyé dans son pays. Seule la protection du dalaï-lama empêcha de mettre à exécution ces menaces. De son côté, Doržiev continua à persuader le dalaï-lama et les dignitaires tibétains de « donner la préférence à la Russie, sous la protection de laquelle viv[ai]ent les Bouriates et les Kalmouks bouddhistes, et qui, lorsque commencer[aient] les pourparlers et que ser[aient] établis des relations entre les deux pays, pourr[aient] rendre des services irremplaçables ». De tout cela, on retire le sentiment que Doržiev réussit à élargir l'horizon du dalaï-lama, à lui donner une représentation plus exacte du monde environnant et à le mettre au courant des événements qui s'y déroulaient.

En 1898, un des groupes dirigeants du Tibet, « considérant la situation de la Chine », envoya Doržiev en Chine, en Russie et en France pour le familiariser avec le mode de vie de ces pays. Il se rendit alors en Transbaïkalie via l'Inde et la Chine. À la frontière indienne, il fut arrêté et interrogé par les Britanniques. Se faisant passer pour un Chinois de Mongolie, il montra une attestation achetée au représentant chinois au Tibet et prévint les Britanniques qu'il n'était jamais que le premier Mongol à avoir choisi de quitter le Tibet par l'Inde, et qu'après lui, d'autres suivraient. Lorsqu'il arriva enfin à Saint-Pétersbourg, en tant que représentant du Tibet, il attira l'attention des membres de l'*establishment* russe favorables à une politique d'expansion en Extrême-Orient. Grâce à l'intervention du prince Èsper Ukhtomskij, Doržiev fut même reçu par le tsar Nicolas II. Cependant, l'audience, selon la relation qu'en fit Doržiev, se déroula dans une ambiance de « retenue » et de « méfiance ». Nicolas II fit savoir à Doržiev que toutes les demandes d'aide et d'assistance émanant du dalaï-lama devaient être émises de façon officielle et par écrit. À cette époque, vraisemblablement, la diplomatie russe n'entrevoyait pas d'avantage à une pénétration russe au Tibet. L'idée d'un rapprochement russo-tibétain défendue par Doržiev ne fut accueillie favorablement que par le cercle proche de Sergej Witte et d'Èsper Ukhtomskij, autrement dit par ceux qui, de toute évidence, comptaient utiliser le Tibet comme un moyen d'étendre l'influence de la Russie en Extrême-Orient.

Alors que le prince Èsper Ukhtomskij estimait qu'il fallait nommer au plus vite un ambassadeur au Tibet, au ministère des

Affaires extérieures, on n'aborda même pas la question. Doržiev lui-même considérait une telle idée comme pouvant s'avérer « infructueuse et risquée [11] ». Il faut dire qu'il s'efforçait de présenter les choses de telle façon que le rapprochement russo-tibétain semblât ne dépendre que du bon vouloir des autorités tibétaines ; ainsi estimait-il que « tout en faisant preuve de précaution et d'habileté pour traiter cette affaire, un troisième voyage permettrait de faire basculer le Tibet du côté de la Russie [12] ». En réalité, le premier voyage de Doržiev n'apporta pas les résultats escomptés, et cela essentiellement à cause des réticences des autorités russes qui craignaient de se trouver entraînées dans une série d'entreprises en Extrême-Orient mettant en péril les relations russo-japonaises et russo-britanniques. En outre, ces mêmes autorités doutaient de l'efficacité de Doržiev comme intermédiaire capable de contribuer à un rapprochement russo-tibétain.

Doržiev chargea alors le traducteur kalmouk Ovše Norzunov de remettre une lettre au dalaï-lama ainsi que des cadeaux. Dans sa lettre, il décrivait en détail l'accueil que lui avait réservé l'empereur russe ; il évoquait les sentiments amicaux du « peuple russe » envers le Tibet et notait la « crise que traversait la Chine ». Il concluait en affirmant que « le rapprochement avec la Russie [était] gage pour le Tibet d'un avenir immense ». Il partit alors pour la France afin de connaître ce pays et, en 1899, il était de retour à Saint-Pétersbourg. Presque aussitôt, Norzunov revint du Tibet avec la réponse du dalaï-lama. Celui-ci demandait à Doržiev de rentrer au Tibet pour lui rendre compte de la situation en Russie. En décembre 1899, Doržiev regagna Lhassa en passant par Pékin, Calcutta et Darjeeling [13]. Dans la capitale tibétaine, le dalaï-lama lui réserva un accueil chaleureux et l'éleva au rang de *khambo* supérieur avec droit de regard « sur toutes les affaires politiques et religieuses ».

Cette fois, et en dépit des désaccords existants entre les ministres tibétains, Doržiev rallia à sa politique pro-russe un nombre plus grand de partisans, ce qui lui permit de continuer à œuvrer dans la voie qu'il avait choisie.

Au début de 1900, la situation en Asie changea radicalement. L'attention de la Grande-Bretagne étant accaparée par la Guerre des Boers et la Chine étant ébranlée par la révolte des Boxers, le gou-

11. *Ibid*., *f*. 163.
12. *Id*.
13. *Ibid*., *f*. 164.

vernement russe en profita pour étendre son influence en Mandchourie. Pour ce dernier, le moment était extrêmement favorable pour tenter une nouvelle fois d'établir des relations solides avec le Tibet.

En mars 1900, le groupe tibétain pro-russe envoya pour la seconde fois Doržiev en Russie, mais les autorités britanniques avaient déjà eu vent de ses activités. De fait, à Calcutta, il apprit l'arrestation à Darjeeling de Norzunov, qui rapportait au Tibet des marchandises achetées en Europe : les Britanniques l'avaient confondu avec Doržiev. Grâce à l'intervention d'un lama influent, Norzunov fut libéré et envoyé en Russie, et ses marchandises remises aux autorités tibétaines à la frontière. Quant à Doržiev, il fut contraint de rebrousser chemin et d'emprunter une autre route pour regagner la Russie. La révolte des Boxers empêchant de passer par Pékin, il se rendit à Vladivostok, gagna Khabarovsk, suivit le cours de l'Amour et son affluent la Chilka jusqu'à Sretensk, à quelques quatre-vingts kilomètres de Nertchinsk.

En septembre 1900, Doržiev arriva enfin à Saint-Pétersbourg. Le prince Ukhtomskij étant absent, il s'adressa par un intermédiaire au vice-président de la Société impériale de Géographie, l'académicien Semënov, qui à son tour, le 16 septembre 1900, écrivit au ministre des Affaires étrangères Lamsdorf dans le but d'obtenir pour Doržiev une audience auprès de Nicolas II [14]. Le tsar accepta de recevoir Doržiev le 30 septembre 1900 au palais de Livadia, sa résidence d'été près de Yalta. C'est de cette audience dont le *Journal de Saint-Pétersbourg* en date du 2 octobre 1900 se fait le rapporteur.

L'annonce de cet événement dans un journal officiel témoigne de ce que les cercles gouvernementaux russes envisageaient le Tibet comme un moyen de pression sur la Chine et comme un atout sur les Britanniques afin d'obtenir des avantages plus importants en Asie. Les difficultés rencontrées sur le plan international par les Britanniques et l'espoir de voir la Chine, alors aux prises avec les Boxers, devenir une proie facile firent que pour la première fois, le gouvernement russe put laisser percevoir ses plans.

Doržiev remit au tsar un message autographe du dalaï-lama dans lequel celui-ci exprimait sa satisfaction de ce que le tsar « gouvernait de façon heureuse ses nombreux sujets conformément à leur religion, et faisait montre d'une sollicitude particulière à l'égard des

14. *Ibid*., *f*. 162-7.

Kalmouks et des Bouriates », permettant ainsi la diffusion du bouddhisme. Outre les souhaits de bonheur et de santé qu'il formulait pour le tsar, le dalaï-lama lui faisait parvenir des présents : des perles, des turquoises, de la poudre d'or, des « pilules miraculeuses [15] » etc.

Doržiev s'entretint également avec Vladimir Lamsdorf, Sergej Witte et Aleksej Kuropatkin, ministres respectivement des Affaires étrangères, des Finances et de la Guerre. Le fait que selon Lamsdorf, assurer la « protection » du Tibet ne pouvait être envisagé qu'à la condition expresse qu'un consulat russe fût ouvert dans le pays, témoignait d'un changement dans la politique russe à l'égard de la question tibétaine. En effet, en 1898, le ministère des Affaires étrangères n'avait même pas jugé bon d'examiner la proposition d'Ukhtomskij relative à l'ouverture d'une ambassade russe au Tibet. Le succès économique des entreprises russes en Extrême-Orient (Banque russo-chinoise, Transsibérien, etc.) avait à présent créé les conditions nécessaires à une expansion russe : le changement d'attitude à la Cour à l'égard du Tibet en était la directe conséquence.

Cependant, Doržiev fit remarquer que, si un consulat russe venait à être ouvert au Tibet, d'autres États exigeraient d'ouvrir leur propre consulat ; il proposa donc d'envoyer un fonctionnaire russe à Kanding, ville située à la frontière sino-tibétaine sur une route commerciale et reliée à Pékin par une ligne de chemin de fer.

Redoutant des commentaires hostiles de la part de la presse étrangère, Doržiev pressa Lamsdorf de donner une réponse rapide à la requête du dalaï-lama concernant l'instauration de relations amicales entre la Russie et le Tibet [16]. Cependant, le gouvernement russe refusa de s'engager par écrit et se contenta d'envoyer au dalaï-lama des présents : après avoir consulté Doržiev à plusieurs reprises, on décida d'offrir au dalaï-lama une montre en or sertie de diamants et une bague avec le sceau de Nicolas II [17]. Sur ordre du tsar, Doržiev fut autorisé à voyager gratuitement en Russie et fut gratifié d'une somme de deux mille roubles qu'il refusa [18]. Comme par peur des autorités britanniques de Colombo et de Calcutta, il ne souhaitait pas retourner au Tibet par la mer, on donna instruction au

15. *Ibid*., *f*. 26.
16. *Ibid*., *f*. 7.
17. *Ibid*., *f*. 19.
18. *Ibid*., *f*. 18 et 22.

consul russe à Ourga de lui accorder toute son assistance pour traverser la Mongolie [19].

En janvier 1901, après un voyage de 70 jours à travers la Mongolie, Doržiev rentra à Lhassa et informa le dalaï-lama des résultats de son voyage. Celui-ci se montra pleinement satisfait de ses efforts : Doržiev indique dans son *Autobiographie* que « les malentendus engendrés auparavant au sujet du choix d'un protecteur se dissipèrent et l'opinion prit note de ce que le Tibet avait trouvé un protecteur plus sûr et plus fiable que la Chine ». Doržiev souhaitait à nouveau insister sur le fait que les relations futures avec la Russie dépendaient des autorités tibétaines et non l'inverse.

Le voyage suivant, effectué en 1901 à Saint-Pétersbourg, dans le but, selon les envoyés tibétains, de conclure enfin un accord avec la Russie fut entouré du plus grand secret. Seuls le dalaï-lama, ses quatre *galon* [20] et encore une ou deux autres personnes furent au courant de cette nouvelle mission, car, comme le dit Doržiev, si les Tibétains venaient à apprendre qu'il se rendait à l'étranger afin d'établir des relations avec une puissance étrangère, ce serait « mauvais, très mauvais [21] ». C'est pourquoi il fit tout son possible pour qu'aussi bien son voyage, la route empruntée et d'autres détails restassent inconnus des autorités britanniques. Celles-ci, cependant, furent au courant de ses déplacements, mais elles ne prirent aucune mesure particulière pour le gêner dans son voyage. En 1901, la mission tibétaine atteignit Colombo [22] et de là, le 18 mai

19. *Ibid*., *f*. 33 et 35.
20. Ce mot, parfois transcrit *kalon*, signifie ministre.
21. AVPRI, *Kitajskij stol*, dossier 1448, *f*. 21. Rapport de l'agent Ščekin, envoyé par le ministère des Affaires étrangères pour rencontrer l'ambassadeur tibétain.
22. Schneider, vice-consul de Russie à Colombo, rapporte qu'en mai 1901, un homme qui se révéla être l'un des sept Bouriates venus de Russie via l'Inde se rendit au consulat, mais n'y trouva pas le consul. Celui-ci mena alors une enquête secrète qui lui apprit que les sept arrivants étaient descendus dans un hôtel indien où ils se faisaient passer pour des Népalais. Comprenant que les Bouriates cherchaient à cacher leur véritable identité, Schneider décida de ne pas entrer en contact avec eux afin d'éviter tout soupçon de la part des autorités britanniques. Ce n'est que le 18 mai 1901, à l'arrivée à Colombo du *Tambov*, bateau de la Flotte des volontaires, que Schneider rencontra Avgan Doržiev, qui commandait le groupe, et le traducteur Ovše Norzunov. Ceux-ci lui racontèrent qu'ils effectuaient une mission auprès du tsar pour le compte du dalaï-lama et lui demandèrent son aide. Schneider ordonna aussitôt que tous les membres de l'ambassade fussent pris à bord. Le 18 mai 1901, le vice-consul télégraphia à ce sujet au ministère des Affaires étrangères et demanda aux autorités d'Odessa de laisser passer sans obstacle tous les membres de l'ambassade sans tenir compte du fait que certains n'avaient pas de passeport (*Ibid*., *f*. 38-40). En réponse à la demande de Schneider, le ministère des Affaires étrangères s'adressa au ministère des Finances et au ministère de l'Intérieur pour leur demander de laisser passer sans contrôle douanier l'ambassade et ses bagages (*Ibid*., *f*. 41-44).

1901, embarqua sur le *Tambov*. Elle portait avec elle des documents (une lettre accordant les pleins pouvoirs à l'ambassadeur signée par le dalaï-lama, des lettres pour Nicolas II, pour les ministres des Affaires étrangères, des Finances et de la Guerre) ainsi que des cadeaux – de la poudre d'or, des turquoises, des *hatak* (écharpes de soie rituelles), etc. – le tout cousu dans les vêtements des voyageurs en cas d'arrestation et de fouille des bagages par les autorités britanniques [23].

Le 12 juin 1901, l'ambassade tibétaine débarqua à Odessa. Elle se composait du *khambo* Avgan Doržiev, du second secrétaire du dalaï-lama Lobsang Kainchok, du chef de district Jantsang Puntsog, des Bouriates Galsanov et Dondunov, du serviteur Ceren [24]. Quoique les deux dignitaires tibétains Kainchok et Puntsog fussent les représentants officiels du Tibet, il est clair qu'Avgan Doržiev était le véritable chef de la mission : cet homme expérimenté jouissait de l'entière confiance du dalaï-lama et était connu des milieux gouvernementaux russes comme leader du groupe pro-russe à la tête du Tibet.

À Odessa, les autorités locales accueillirent en grande pompe l'ambassade et, les 13 et 14 juin, elles firent visiter à leurs hôtes les plus beaux sites de la ville. Lors du déjeuner d'adieux, Doržiev prononça un discours où il exprima « sa profonde et cordiale reconnaissance aux autorités et aux représentants de la municipalité pour cet accueil chaleureux [25] ».

Le 15 juin, la mission tibétaine se mit en route pour Saint-Pétersbourg en compagnie de A. Ščekin, agent du ministère des Affaires étrangères, venu jusqu'à Odessa sur ordre personnel du tsar

---

23. *Ibid*., f. 39-40. L'ambassade avait quitté le Tibet le 2 mars 1901. Ses membres se rendirent à cheval jusqu'à la frontière du Népal puis marchèrent huit jours pour atteindre l'Inde. Passer du Népal en Inde ne pouvait se faire qu'à la condition d'être en possession d'une attestation spéciale qui s'obtenait en versant une caution au propriétaire d'un logement lequel, à son tour, se portait garant du retour des voyageurs. Pour obtenir ce document, les membres de l'ambassade durent laisser en gage une partie de leur bagage. Dans le document, il était indiqué qu'ils étaient des pèlerins, qu'on devait les laisser passer sans les retarder, en vérifiant soigneusement les documents qu'ils avaient sur eux. Pour cent roupies d'argent liquide, ils eurent à verser 5 % de taxes. Marchant près de huit jours et huit nuits, les membres de l'ambassade prirent un train à Ragapur et voyagèrent six jours durant jusqu'à Tuticorin, de là, ils naviguèrent pendant 12 heures jusqu'à Colombo. Ils réussirent à se faire passer pour des pèlerins népalais sans attirer, du moins leur sembla-t-il, l'attention des autorités britanniques (*Ibid*., f. 52).
24. *Ibid*., *f*. 54.
25. *Odesskie novosti*, 16 juin 1901 ; *Novoe vremja*, 15-16 juin 1901.

pour l'accueillir [26]. Toutes les dépenses de la mission furent prises en charge par le ministère de la Cour [27] et non pas le ministère des Affaires étrangères, ce qui indique que les milieux à la Cour étaient davantage intéressés par cette mission que ne l'était le gouvernement. Le 17 juin 1901, l'ambassade arrivait dans la capitale [28].

Le 18 juin 1901, les envoyés du dalaï-lama furent reçus par le comte Lamsdorf, et le 20, par Witte [29]. En outre, Doržiev rendit visite à d'autres membres importants du gouvernement, notamment au directeur du Département des confessions étrangères, Aleksandr Mosolov [30].

Doržiev remit à Lamsdorf une lettre du dalaï-lama dans laquelle, outre des souhaits de santé et de prospérité, on pouvait lire :

> Les étrangers britanniques sont de grands ennemis et de grands persécuteurs du gouvernement tibétain qui protège le bouddhisme. Veuillez avec prudence condescendre […] à enseigner aux deux ambassadeurs [31] comment retrouver la tranquillité et nous débarrasser de ce fléau et de cette oppression, et de plus, porter cette affaire à la connaissance du Grand Tsar [32].

Le 23 juin, au palais de Peterhof, les hôtes tibétains furent présentés au couple impérial [33]. Ils remirent à Nicolas II la lettre et les présents du dalaï-lama ainsi qu'une lettre des *galon* et du dirigeant en chef de la Cour tibétaine.

Dans sa lettre, le dalaï-lama formulait des vœux de santé pour le tsar, le remerciait de son action et écrivait :

> Les étrangers britanniques ont engagé une guerre contre l'État tibétain de confession bouddhique et lui ont causé de nombreux préjudices. Ils ne cessent désormais d'en parler. Demeurant dévoué au Bogdo khan et sans éprouver ni sympathie ni sentiments chaleureux pour les Britanniques ennemis, j'ai envoyé exprès deux ambassadeurs de rangs *élevés*, justes et compétents afin de trouver, comme il convient, une voie par laquelle les Russes et les Tibétains, unis dans la paix, puissent arriver à un accord [34].

---

26. *Novoe vremja*, 16 juin 1901.
27. AVPRI, *Kitajskij stol*, dossier 1448, *f.* 63-64. L'entretien de l'ambassade à Odessa coûta 542 roubles 50 kopecks (*Ibid*., *f.* 68 et 87).
28. *Novoe vremja*, 18 juin 1901.
29. *Novoe vremja*, 19 et 22 juin 1901.
30. *Novoe vremja*, 20 juin 1901.
31. C'est-à-dire les agents tibétains Lobsang Kainchok et Jantsang Puntsog. AVPRI, *Kitajskij stol*, dossier 1448, *f.* 70.
32. *Id*.
33. *Novoe vremja*, 24 juin 1901.
34. AVPRI, *Kitajskij stol*, dossier 1448, *f.* 99.

Les *galon* demandaient également dans leur lettre une aide pour permettre aux Tibétains de vivre en paix et pour s'opposer aux étrangers britanniques [35].

Le contenu de ces lettres atteste du caractère politique de cette mission ; il indique que le Tibet recherchait la protection de la Russie contre l'attaque britannique. Il souligne également que le Tibet demeurait loyal envers l'empereur de Chine, ce qui est probablement à rattacher au fait que le gouvernement tibétain était au courant des négociations russo-chinoises engagées séparément, de même qu'il connaissait les réticences de la diplomatie tsariste à voir se détériorer les relations avec les Qing et à mettre en danger les intérêts russes en Mandchourie. Percevant néanmoins la faiblesse de leur suzerain chinois et ayant conscience de leur propre faiblesse face aux Britanniques, les Tibétains tentaient d'obtenir l'aide de la Russie.

Pendant que le gouvernement russe préparait une réponse au dalaï-lama, les hôtes tibétains visitèrent l'Ermitage, le Musée russe et Tsarskoïe Selo [36]. En outre, ils furent invités par Lamsdorf, par le directeur du Premier département du ministère des Affaires étrangères, Nikolaj Hartvig, par le ministre de la Guerre Aleksej Kuropatkin et visitèrent entre autres le Parc de l'aérostation où ils purent s'élever dans les airs à bord d'une montgolfière [37].

Le 4 juillet, Nicolas II signa la réponse au dalaï-lama qui disait :

> Il m'a été agréable de prendre connaissance de votre désir de voir s'établir des relations permanentes entre l'État russe et le Tibet, et j'ai donné l'ordre de fournir des explications à ce sujet à vos ambassadeurs qui vous transmettront ma réponse et vous feront part de mes souhaits à votre égard.
> Convaincu que grâce à l'amitié et à la bienveillance de la Russie, le Tibet ne sera dans le futur menacé par aucun danger, je vous souhaite santé et longue vie pour la glorification des dogmes et la prospérité de tous les êtres humains [38].

Dans sa réponse au dalaï-lama, Lamsdorf précisait qu'il n'avait pas « manqué d'expliquer en détail aux ambassadeurs […] les moyens d'établir des relations avec le Tibet », et il exprimait également l'espoir que « les mesures prises et les résultats atteints répond[raient] pleinement aux souhaits […] émis [39] ». « Je ne doute pas, ajoutait-il encore, que grâce à votre sage et prudente sollici-

---

35. *Ibid*., *f*. 98.
36. *Novoe vremja*, 27 et 28 juin 1901 ; 2, 3 et 5 juillet 1901.
37. *Id*.
38. AVPRI, *Kitajskij stol*, dossier 1448, *f*. 100.
39. AVPRI, *Kitajskij stol*, dossier 1443, *f*. 108.

tude, aucun péril futur ne menacera le Tibet, si la bienveillance que l'auguste monarque de Russie montre à ce pays demeure inchangée [40] ».

Comme ces lettres l'indiquent, le gouvernement russe promettait, dans des termes vagues, aide et assistance au Tibet, sans pour autant prendre d'engagement concret, sans dire un mot sur une éventuelle décision de s'opposer clairement à la Grande-Bretagne pour le défendre, ni sur la signature d'un traité russo-tibétain. Si le Tibet commençait déjà à intéresser les couches les plus dynamiques de la bourgeoisie russe favorables à une expansion en Extrême-Orient, la diplomatie russe, elle, en la personne de son ministre Lamsdorf, craignait qu'à cause du Tibet, les relations avec la Grande-Bretagne ne se détériorassent au moment où l'antagonisme russo-japonais allait s'exacerbant et où l'on assistait, peu à peu, à un rapprochement anglo-japonais.

Outre des lettres, on remit des présents pour le dalaï-lama : une montre précieuse et un brocart [41]. Des cadeaux de grande valeur furent aussi offerts à tous les membres de la mission [42]. Le 13 juillet, les hôtes tibétains partirent pour Moscou ; le 18 juillet, après une visite rapide de la ville, ils prirent le chemin du retour [43]. Šišmarëv, le consul russe à Ourga, avait reçu l'ordre d'aider la mission à gagner le Tibet via la capitale mongole [44]. Quant à Doržiev, il ne rentra pas au Tibet avec les autres membres de la mission, mais il demeura en Transbaïkalie. En novembre 1901, il revint à Saint-Pétersbourg pour rencontrer le tsar comme on le lui avait promis. Cependant, cette audience, plusieurs fois reportée, ne fut finalement pas accordée.

*
* *

Le 26 janvier 1901, Doržiev écrivait à Lamsdorf :

> M'étant assigné comme but de servir les personnes qui partagent avec moi la même foi, j'ai mis tous mes efforts à rendre le plus proche possible le gouvernement russe, qui accorde sa haute protection à des peuples de confession bouddhique, et son dirigeant, dont l'autorité spirituelle et la puissance attirent ces mêmes peuples, et quoique, je le reconnais, le pays tibétain et le gouver-

40. *Id*.
41. *Ibid*., *f*. 116.
42. *Id*.
43. *Novoe vremja*, 12 et 19 juin 1901.
44. AVPRI, *Kitajskij stol*, dossier 1448, *f*. 146.

nement du dalaï-lama ne soient pas encore prêts actuellement à nouer des relations régulières et directes avec le gouvernement de Russie, néanmoins les diverses tentatives faites en ce sens ont été couronnées d'un tel succès qu'elles ont même suscité l'attention de l'autorité impériale […].
Heureux de savoir que mon humble travail apporte une infime part d'utilité […], je ne peux me refuser à témoigner devant votre Excellence de mon dévouement total à la cause de l'instauration de relations étroites et régulières avec le Tibet et de ma volonté de toujours servir dans ce but la Russie, à sa première demande, et tous ses sujets auxquels, par ma naissance, j'ai le bonheur et l'honneur d'appartenir et, ne songeant à aucune autre considération que le bien de ce peuple qui constitue une part du puissant État russe et qui se tient toujours prêt, dans toute la mesure de ses forces, à augmenter la grandeur de cet État.
Songeant au progrès futur de la cause qui m'intéresse, à laquelle, assurément, est promis un grand avenir et que je continuerai à appeler de mes vœux et à laquelle je consacrerai toutes mes forces, je considère de mon premier devoir de demander très respectueusement à votre Excellence d'accepter de me transmettre les instructions, à mes yeux d'une valeur inestimable, qui me guideront dans le futur, afin d'œuvrer plus justement et en pleine conformité avec les prescriptions du gouvernement russe, dont vous êtes, votre Excellence, le représentant si expérimenté et éclairé [45].

Cette lettre, citée ici presque intégralement, rend bien compte du rôle du plus proche conseiller du dalaï-lama dans l'établissement de relations durables entre la Russie et le Tibet, comme elle rend bien compte de l'influence qu'il exerça sur le dalaï-lama et sur ses proches pour les convaincre que la Russie souhaitait vraiment assurer la protection du Tibet. Ce Bouriate au service du chef religieux tibétain, qui fait part ici de sa volonté sans faille de servir la Russie, est devenu par la suite non seulement l'idéologue mais l'exécutant direct des principales actions liées à la réalisation d'une politique œuvrant au rapprochement russo-tibétain. Le ministère des Affaires extérieures de Russie, d'ailleurs, utilisa l'influence de Doržiev sur le dalaï-lama pour réaliser ses propres plans concernant le Tibet.

Immanquablement une question surgit : qui fut en réalité Doržiev ? Fut-il un agent russe ou bien un nationaliste bouriate dont le but était de prêcher les valeurs bouddhiques et de défendre les intérêts des lamaïstes de Russie ? Son long et fructueux séjour au Tibet auprès du chef religieux de ce pays aurait-il éveillé en lui un sentiment nationaliste tibétain ?

Il semble qu'il n'y ait pas une seule et unique réponse à ces questions. Le plus vraisemblable est que Doržiev a véritablement consacré sa vie à promouvoir les valeurs du bouddhisme. Et pour cela, le soutien de la Cour tsariste aux lamaïstes de Russie – Cour à laquelle,

45. *Ibid*., *f*. 185-186.

pour cette raison même, Doržiev était profondément dévoué –, était indispensable, tout comme l'était la défense des intérêts du dalaï-lama et du Tibet contre ceux qui attentaient à son indépendance et à son autorité de centre du bouddhisme. On ne peut qu'acquiescer à cette remarque qu'Anna Cendina fait dans son excellent livre … *i strana zovëtsja Tibetom* [Et ce pays s'appelle le Tibet] :

> Indépendamment de tout ce que l'on a écrit sur lui par la suite, indépendamment de l'accusation d'espionnage au profit tantôt de la Russie, tantôt de la Grande-Bretagne qu'on a formulée à son encontre, Doržiev fut un bouddhiste convaincu qui servit avec ardeur et ferveur les intérêts du dalaï-lama, du bouddhisme et du Tibet en général [46].

Panbouddhiste, il « souhaitait, ajoute Anna Cendina, réunir tous les bouddhistes et de cette façon, s'opposer au monde non bouddhiste ou trouver des moyens de cohabiter avec lui [47] ».

Dans une lettre du 1er (14) décembre 1902, le célèbre poète Maksimilian Vološin, qui accompagna Doržiev dans Paris lors du séjour en France de ce dernier, rapporte un épisode très intéressant :

> À présent, je m'occupe d'une personnalité que je guide à travers Paris. Tu sais de qui il s'agit ? De l'ambassadeur tibétain, le *khambo-lama* du Tibet, c'est-à-dire un des sept hommes qui dirigent le Tibet, le précepteur du dalaï-lama […]. Il m'a longuement parlé du Nirvâna, ce qui m'a beaucoup ébranlé. De lui, j'ai ainsi appris que le bouddhisme considère le prosélytisme comme un crime, comme une violence faite aux personnes. Quelle hauteur morale comparée au christianisme, religion de propagande et de violence [48] !

En revenant sur les voyages que Doržiev effectua en Russie en 1900 et 1901, on constate qu'ils constituèrent des étapes importantes pour l'établissement de relations russo-tibétaines et qu'ils influèrent dans une large mesure sur le destin ultérieur du Tibet – un destin parfois tragique. Ils servirent entre autres de prétexte aux Britanniques pour mener une intervention armée sur son territoire.

En ce qui concerne Avgan Doržiev lui-même, homme de talent sans nul doute, il partagea le sort de beaucoup de représentants de sa génération, notamment des religieux : durant la période stalinienne, alors qu'il était déjà âgé, il fut arrêté et mourut en prison au cours de la terrible année 1938.

*Traduit du russe par Dany Savelli*

---

46. A.D. Cendina, … *i strana zovëtsja Tibetom* [Et ce pays s'appelle Tibet], Moskva, Vostočnaja literatura, 2002, p. 198.
47. *Id*.
48. Lettre à Aleksandra Petrova citée par Vladimir Kupčenko (éd.), *Maksimilian Vološin. Iz literaturnogo nasledija,* [Maksimilian Vološin. L'héritage littéraire], t. I, Sankt-Peterburg, Nauka, 1991, p. 157-159. Voir aussi Vladimir Baraev, « Nerušimyj utes » [Un roc indestructible], *Buddizm*, 1992, n° 1, p. 20-21.